Deuxième Année. — N° 42 Le Numéro : 0 fr. 25 Jeudi 17 Octobre 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Lettre ouverte au Président Wilson... Louise BODIN.
Libres Propos ..... MARIANNE.
Une soirée au Croisic..... Henriette SAURET.
***Quinzaine à l'amitié* (Poème)**..... Noël-E. GARNIER.
La fraternelle lumière..... LUCIEN JACQUES.
Contre l'offensive cléricale..... Léon PROUVOST.
Les Idées et les Livres..... Waldemar GEORGE.

Lettre ouverte au Président Wilson

Monsieur le Président,

Sans doute il doit être bien difficile d'arriver jusqu'à vous. Il doit y falloir bien des demandes d'audience, bien des formalités. Sans doute il n'est pas simple de franchir le seuil de votre demeure et d'être introduit dans le Cabinet où, depuis tant de mois vous êtes aux prises avec l'univers déchaîné et, depuis quelques jours, avec le problème le plus formidable que jamais conscience d'homme ait été mise en demeure de résoudre.

Je comprends bien que vous vous défendiez et qu'on vous défende contre les audacieux, les impudents, les fâcheux, les faiseurs d'affaires financières, industrielles, politiques, diplomatiques, guerrières qui ne doivent pas manquer de s'écraser dans votre antichambre.

Mais, moi, je viens seulement du pays qui a fait la Révolution et je suis d'un sang plébéien. Je n'ai pas en moi les atavismes du respect ou de la déférence devant les grades ou les fonctions et c'est pourquoi, Monsieur le Président, bravant les barrières et les obstacles et tous les « grands de la chair » qui nous séparent, vous, le Président de la plus puissante République du monde et moi, moi, simple molécule, dans l'océan des molécules humaines, je dépose cette lettre sur votre bureau.

Et puis, Monsieur le Président, je suis une femme et c'est cela qui m'enhardit surtout. Car vous êtes un homme, un Chef d'Etat démocratique qui avez de la considération pour les femmes, même quand elles ne sont pas des princesses, des actrices, des « petites femmes » ou de vieilles dames riches. Et cela, voyez-vous, c'est déjà quelque chose de très particulier. Vous avez trouvé le temps de répondre — malgré vos occupations plus pressantes — à l'Union Française pour le Suffrage des Femmes et, tout récemment encore vous avez déclaré que la réforme assurant le droit de suffrage aux femmes vous paraissait vitale et que votre salut, à vous les hommes, dépendra de la participation directe et intéressée des femmes dans vos conseils, que, sans leurs lumières, vous ne seriez qu'à demi-éclairés.

C'est donc parce que je suis une femme que je viens à vous, c'est pour que vous entendiez la voix d'une femme, qui est, n'en doutez pas, l'écho de milliers et de milliers de voix féminines étouffées par les sanglots.

Nous n'avons, Monsieur le Président, ni pays, ni traditions, ni passé communs. Mais je crois que les océans, les montagnes, les frontières ne sont que limites illusoires, séparations vaines. Je crois que les hérédités, les habitudes sociales différentes, les mœurs, ne sont aussi que liens fragiles dont il est possible de se désentraver. Je crois que les esprits et les cœurs peuvent se joindre et qu'au-dessus des nationalités il y a l'être humain, il y a la pensée et qu'on est parfois plus frère d'un homme qui vit à des milliers de lieues que d'un frère lui-même.

Ah ! Monsieur le Président, lorsqu'au mois de janvier 1917, vous avez lu au Sénat américain, votre admirable et sublime message pour la Paix, ce fut comme une lumière dans nos ténèbres, comme de l'ordre dans le chaos et, de

votre rivage, haletants, soulevés d'espérance exaltée.

Vous n'eûtes pas une très bonne presse chez nous, Mon-

sieur le Président, vous vous en souvenez peut-être, et on était déjà suspect en se réclamant de vous. Vous provoquâtes des commentaires stupides, bouffons ou injurieux et vous fûtes jugé et exécuté en moins de temps qu'il n'en faut à Messieurs X. Y. ou Z. pour mettre à leur journal une manchette spirituelle.

Et puis les événements ont marché vite. Quelques semaines après votre message pour la Paix, les Etats-Unis entraient à leur tour dans la « triste et terrible guerre » et le trouble, un trouble étrange et douloureux s'est empare de nous.

Monsieur le Président, il faut une force singulière pour ne pas « douter » pour ne jamais « douter » aux heures de désarroi, aux heures où la souffrance rend injuste, lorsque la raison chancelle, noyée dans le flot des articles d'une presse impulsive, tendancieuse ou sans scrupule. Pour ne pas « douter » il faudrait la foi, une foi pareille à celle des croyants qui, depuis quatre ans n'ont pas renié Dieu et restent convaincus de sa bonté souveraine et de sa miséricorde infinie.

Mais, hélas ! je n'ai pas la foi. J'ai « douté », Monsieur le Président, je vous l'avoue.

Cependant, à de longs intervalles, votre voix, votre voix grave et tenace se faisait entendre et malgré les « erreurs » qu'on commettait en nous la traduisant, chaque fois, elle nous redonnait du courage, chaque fois elle nous rendait l'espoir et la sécurité.

Vos paroles si nobles et si fraternelles au Peuple Russe, les quatorze articles de votre programme de paix mondiale, vos fermes avertissements à nos ennemis, vos appels pressants et réitérés aux chefs des Etats de l'Entente, que de raisons de penser que vous êtes toujours le Président Wilson du Message pour la Paix.

Et maintenant, Monsieur le Président, maintenant l'heure est venue. C'est à vous que, directement, s'adressent les chefs ennemis déchus de leur superbe, vous demandant un armistice et l'ouverture de négociations de paix. C'est à vous qu'ils s'adressent, négligeant la démocratie révolutionnaire que nous fûmes hélas ! et que nous ne sommes plus.

Et de nouveau, comme il y a deux ans, toute la presse française vous invite à éteindre la lueur qui faiblement clignote à l'horizon, à jeter à la mer le rameau d'olivier. Le plus grand journal de chez nous, celui qui a pris le nom symbolique du Vieillard à la Faux, vous adjure de ne pas consentir à tenter de faire cesser la guerre. Mais n'est-ce pas ce même journal qui annonça triomphalement votre échec à la Présidence des Etats-Unis, l'élection de votre rival avec des conclusions peu flatteuses pour vous.

..... **CENSURE** .....

..... **CENSURE** .....

Monsieur le Président, je pourrais crier Pitié, car je suis une mère après avoir été une épouse, car on ne m'a rendu mon époux qu'en échange de mon fils, car les douleurs, les tortures de toutes les épouses, de toutes les mères, de toutes les femmes qui sont mes sœurs, je les sens dans ma chair, dans mes flancs, dans mon cerveau. Oui, je pourrais crier Pitié, pitié pour ceux qu'on tue, pour ceux qu'on mutile, pitié pour les prisonniers qui meurent en pays ennemis, pitié pour ceux des pays envahis qui meurent de misère, de tuberculose, d'épidémies, pitié pour la passion de la Terre entière, qui n'est plus que plaie sanglante, que villes écroulées, champs dévastés, mers encombrées d'épaves, pitié pour la race humaine, pour la civilisation, pour la vie. Mais je crie Justice, Raison, Sagesse, puisque la Pitié est couverte d'insultes et de moqueries et de crachats.

Qu'allez-vous faire, Monsieur le Président ? Vous tenez dans vos mains les destinées du monde ; vous tenez dans vos mains la vie ou la mort de millions d'êtres qui sont vos frères dans l'Humanité. C'est une chose unique et terrible. Le souffle de l'Esprit ne fait-il pas pâlir votre visage ? Quels sont en ce moment vos jours et vos nuits ? Vous êtes seul, Monsieur le Président, face à face avec la mort à mâchoire de haine, avec la haine à tête de mort. Allez-vous vous dresser contre elles de toute la hauteur de votre taille? Allez-vous contre la mort et la haine, faire prévaloir la Vie et la Bonté; allez-vous faire prévaloir l'Esprit contre la Force, l'Idée contre la Bête ? Allez-vous tenter de réveiller la conscience universelle ? Allez-vous être le justicier sans faiblesse que le monde espère : allez-vous obtenir la délivrance des pays envahis, et le désarmement par la seule autorité morale de votre volonté ; allez-vous faire accepter enfin par ceux qui en déclament, pour mieux le tourner en dérision, le Droit des Peuples à la Liberté, à la Vérité ; allez-vous décréter la Paix et la Vie ?

Des millions de malheureux, de ceux qui, selon vos propres paroles, n'ont pas encore eu l'occasion ni les moyens d'exprimer leurs vrais sentiments, attendent, la gorge serrée d'angoisse votre verdict, votre arrêt, votre sentence ! Allez-vous être pour eux, en 1918, le Messie revenu, maître et dominateur cette fois des puissances mauvaises. Allez-vous au contraire nous rejeter avec eux, nous toutes, les femmes et les mères, dans notre nuit sanglante et n'attendant plus rien de rien ni de personne.

Ah ! Monsieur le Président, serez-vous le plus Grand entre les plus grands bienfaiteurs du monde ? Et je ne sais quelle voix secrète et impérieuse me commande d'espérer...

Louise BODIN.

Acheter vos Livres à la Librairie
DE LA
VOIX DES FEMMES
C'est soutenir le Journal

Libres propos de Marianne

Graine d'élégance

Mon cher ami Georges Yvetot, m'a plu dans sa manière d'écrire ce qu'il pensait: *sur l'élégance*. Mais il n'a pas tout dit. Car je soupçonne qu'il en pensait bien davantage sur ce chapitre-là.

En effet, il n'a pas dit que lorsqu'une ouvrière est devenue coquette ou plutôt lorsqu'elle est devenue « trop élégante » c'est encore de la faute, de la très grande faute du « bourgeois », du « bourgeois » selon Flaubert.

N'est-ce pas cet individu qui pense bassement, si bassement qu'il croit que tout ce qui vit et gravite autour de sa personne doit lui appartenir parce que ce « bourgeois », cet inutile malfaisant, ce parasite inconscient détient l'argent par lequel on a droit à tout?

Eh! oui, c'est bien toi, bourgeois, qui a semé la mauvaise graine afin qu'elle germe et produise pour toi, rien que pour toi !

Tu me diras, sans doute, ô bourgeois que tu n'exploites pas ton prochain et que tes douces mœurs t'inclinent à payer largement — surtout aux femmes belles — les services et les joies que tu exiges d'elles !

Mais, triple coquin, la femme jeune et belle, fraîche et saine se vendrait-elle à toi si tes congénères, avec les capitaux n'exploitaient atrocement les femmes, mères, sœurs, amies et compagnes de cette prostituée dont tu achètes les charmes ?

Tu es donc, de toutes les façons, responsable de sa triste situation.

Si tes pareils, les exploiteurs de l'usine et de l'atelier assuraient aux malheureuses qu'ils salarient si chèrement de quoi pouvoir vivre honnêtement elles ne se prostitueraient ni à toi ni à tes frères, les porcs de la Bourgeoisie !... Elles ne s'évaderaient pas des Bagnes capitalistes où elles crèvent pour tomber à l'égout de la Prostitution.

Allons, vilain bougre, tu n'as pas d'excuses ; ce n'est pas l'hypocrisie qui rachètera ton crime social.

Sache-le : tout ce qui dans une société ose vivre sans produire et profite du travail d'autrui, a sa part de responsabilité. Il a une dette envers les travailleurs qui l'entretiennent: il faudra qu'un jour ça finisse et qu'un soir, un grand soir, la Bourgeoisie paye sa dette !

Main-d'œuvre féminine

Ainsi la plupart d'entre vous, mes sœurs, êtes réduites a accepter des salaires, parfois de gros salaires qui, cependant sont devenus des salaires de famine !... C'est la guerre !

Pour y remédier, vous vous révoltez fréquemment et cela ne fait pas baisser les prix des vivres. Ceux-ci augmentent en proportion exagérée et vous n'osez pas toujours exiger l'indispensable équilibre.

Pauvres femmes ! Qui donc peut vous blâmer de revendiquer de quoi vivre ?

C'est par nécessité que vous êtes entrées dans la lutte sociale. On a bien voulu que vous remplaciez les hommes à la production. Or, si le travail était intelligemment réparti ; si le surmenage n'était pas obligatoire ; si vos besoins de repos et de réparation de forces étaient compris, il n'y aurait que demi-mal et l'on pourrait espérer la fin prochaine de vos tourments !... Mais, hélas !... il n'en est pas ainsi.

Demain, en temps redevenu normal, quand la Paix — enfin établie pour longtemps, espérons-le ! — sera revenue régner sur les humains civilisés on prétendra, ceci, je le crains :

« Les femmes ne sont plus indispensables à la production. L'œuvre de vie, exige moins de main-d'œuvre que l'œuvre de mort. En conséquence, que soient congédiées les veuves, les réfugiées, les mères éplorées dont les fils ont été sacrifiés à la Patrie !

« Diminuons la main-d'œuvre et ne gardons, parmi les femmes, dans nos usines, dans nos ateliers, dans nos administrations que celles qui sont capables et consentent à produire plus que les hommes et à gagner moins.

« Quant aux autres, qu'elles aillent, ne pouvant plus produire, qu'elles aillent reproduire !... C'est pour la France !... »

L'Ange du Foyer

Avec la main-d'œuvre féminine que devient donc la douce et illusoire légende qu'on aimait ressasser en disant : « la Femme, c'est l'ange du Foyer ? »

Le logis insalubre déserté toute la journée pour les locaux plus insalubres encore et plus meurtriers où la femme s'exténue du matin au soir et, quelquefois — trop souvent — du soir au matin !

L'enfant unique confié à la garde d'étrangers et, s'il y en a plusieurs, frères et sœurs séparés les uns des autres et de leur mère qui pleure le père disparu, pour être mis dans un orphelinat quelconque ! — Pauvre mère !... Pauvres petits !... Car il faut savoir ce que sont vraiment la plupart de ces orphelinats de la guerre !... Un jour, nous en parlerons ici avec documents à l'appui ; ce sera édifiant !

Ainsi, plus de ménages propres, et gais, où l'amour fait épanouir ses plus beaux fruits ! Plus de familles où les enfants et les parents forment un ensemble harmonieux de vie belle et réjouissante !... Triste ! Triste ! Triste !

La guerre a tué l'Ange du Foyer !

La Paix sera longue à rétablir ce qui est renversé et elle ne ressuscitera pas les morts !

Femmes qui vous trouvez désespérément seules et qui devez travailler pour vivre, ne comptez désormais que sur vous-mêmes et unissez vos efforts pour exiger, pour revendiquer et pour prendre tous les droits et toutes les libertés qui vous reviennent.

Cette bonne Mme Paquin

Chacun son tour. On a suffisamment exigé de vous des devoirs ; on a trop exigé, de vous, des sacrifices !

On lit dans l'avant-dernier numéro de l'intéressante publication d'Henri Fabre, les *Hommes du Jour* :

« *Il ne faut pas battre une femme, fût-ce avec une fleur.* »

A ce conseil de la galanterie française, la blague parisienne en ajoute un autre, légèrement restrictif :

« Toutefois, il vaut mieux battre une femme que la « taper »...

Quoi qu'il en soit, il est un point sur lequel tout le monde est d'accord chez nous, — sauf les plumitifs réactionnaires qui versent chaque jour de pleins encriers d'outrages sur Mme Caillaux, — c'est qu'il ne faut jamais injurier une femme.

Nous nous garderons donc d'injurier Mme Paquin. Aussi bien l'injure est-elle systématiquement exclue de cette maison — je veux parler des *Hommes du Jour*.

« Injurier » c'est, en fin de compte, articuler quelque choes d' « injuste » contre quelqu'un.

Nous ne dirons rien que de juste, rien que de vrai.

⁂

Est-il vrai que Mme Paquin, l'orgueilleuse présidente de la Chambre syndicale Patronale de la Couture, ait tenu le propos que lui attribuaient ces jours derniers des midinettes dignes de foi puisqu'elles n'ont pas subi la déformation professionnelle qui rend suspectes les allégations des polémistes de métier.

Voici toujours le mot :

On représentait à Mme Paquin la pénible situation de ses pauvres petites ouvrières, qui ont presque toutes leur mansarde, pas toujours fleurie, dans des faubourgs excentriques, fort éloignés de la rue de la Paix.

— Avec ce qu'elles gagnent, disait-on, elles n'ont même pas de quoi payer leur métro...

Mme Paquin aurait répliqué :

— Qu'elles prennent des voitures !

Mme Paquin a-t-elle véritablement tenu ce propos ? Je ne saurais l'affirmer.

Mais, si cette réplique est apocryphe, si elle est née dans l'imagination de quelque joyeux farceur, et non point tombée des lèvres patronales et présidentielles de la « grande » couturière, — reconnaissez-le avec moi :

— C'est bien dommage !

C'est dommage car un tel propos eut assimilé Mme Paquin à la reine Marie-Antoinette, — qui fut, en son temps, aussi funeste au roi, son mari, et à la monarchie, que menace de l'être, pour les grands couturiers, ses pairs, et la bourgeoisie, sa classe, la couturière si chère aux royalistes.

La reine à la tête légère répondit à des hommes qui lui montraient le peuple mourant de faim, faute de pain :

— S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche !

C'est déjà le mot de Mme Paquin.

Son Film

Clément Vautel écrit dans le *Journal* des notes quotidiennes qui ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre mais qui sont souvent du bon sens.

En voici une, dont la reproduction ne me paraît déplacée ici :

— Les femmes doivent voter ! dit le Président Wilson. Qu'elles votent donc, si elles y tiennent.

Mais y tiennent-elles ? J'en doute...

Introduisez-vous, lecteur, dans un compartiment de dames seules, sous prétexte que vous êtes la femme à barbe. Ecoutez la conversation... Je parie tout ce que vous voudrez que, de Paris à Marseille ou à Bayonne, pas une seule de vos voisines ne dira un mot, un seul mot sur l'égalité des sexes devant le suffrage universel.

Autour de vous, on parlera du prix du beurre, de la crise des bonnes, de la forme nouvelle des robes, de la guerre et de la paix, que sais-je... Mais sur le droit de vote, rien : ces dames s'en soucient comme de leur chapeau de l'année dernière.

Dans les salons, dans les ateliers, chez la concierge comme au premier ou au sixième, l'indifférence féminine en matière d'élection est complète... En tout cas, s'il y a des élus, la politique n'a rien à y voir.

— Pardon ! me dites-vous, il y a des femmes qui veulent voter. Et quel argument raisonnable pouvez-vous opposer à leurs revendications ?

Aucun, — d'autant plus que les arguments raisonnables sont, d'ordinaire, ceux qui portent le moins dans les questions d'ordre politique.

Mais je vous réponds ceci :

— Les femmes qui veulent voter, les militantes, les lutteuses, celles qui réclament une voix au chapitre, mais elles votent, celles-là ! Elles votent indirectement, en agissant sur nombre d'esprits masculins, en les dirigeant, en les faisant marcher. Les femmes qui aiment la politique en font, et comment ! Leur pouvoir est autrement grand que celui d'un banal électeur comme vous ou moi... Ces Eminences roses jouent dans la coulisse — parfois dans les coulisses — un véritable rôle de femmes d'Etat. J'en sais qui ont quasi gouverné la République... Ce que femme veut, Dieu le veut, surtout en France : il n'y a pas de pays au monde où, sous tous les régimes, la politique ait été plus souvent aux mains des filles d'Eve...

— De quelques-unes seulement ! m'objectez-vous...

Mais à cela on peut répliquer que les hommes qui manient la chose publique ne sont aussi que quelques-uns... Le reste ne compte guère, qu'il ait des cheveux longs ou courts, qu'il porte des talons plats ou des talons Louis XV, qu'il vote ou qu'il ne vote pas.

Encore lui ?

Oui, excusez-moi, c'est encore de mon plus ancien et plus vieil ami Georges Yvetot que je veux, pour finir, extraire quelques lignes parce qu'elles me plaisent et qu'elles ne vous déplairont pas, j'en suis bien certaine :

« Il faut que le travailleur se persuade qu'il a un rôle magnifique à jouer dans la réorganisation prochaine de la production qui peut s'imposer demain par la Paix, dont on parle tant aujourd'hui.

Or, les ouvrières de la couture, qui ont dû se reposer plusieurs jours, en attendant qu'on veuille se décider à leur accorder les légitimes revendications qu'elles réclament, font leur éducation à l'école de la misère. Elles savent se grouper, s'entendre, résister. Elles savent discuter, juger et décider les propositions qui leur sont faites.

« N'est-ce pas la meilleure éducation sociale que celle qui se fait par l'action sociale elle-même ?

« Or, c'est ainsi que les cousettes s'aguerrissent pour lutter contre l'exploitation dont elles sont victimes.

« Ne doutez pas qu'elles aillent plus loin.

« Peut-être est-il proche le jour où nos midinettes sauront s'organiser en groupes collectifs de production.

« Pourquoi pas ?...

« En se passant des exploiteurs et des exploiteuses qui les affament, les milliers de femmes du travail à l'aiguille montreraient au monde leurs dispositions merveilleuses à imiter les abeilles dans leur ruche quand celles-ci en chassent les frelons ! »

Et, je suis bien de son avis ; et vous aussi n'est-ce pas ?

MARIANNE.

Une Soirée au Croisic

Je venais de dîner avec des amis dans un vieil hôtel du Croisic. Hôtel charmant et émouvant d'être du XVIII^e^ siècle et très exactement conservé en ses moindres recoins. De ces logis qui, dès qu'on y entre, prennent possesion de vous, vous incorporant à leur personnalité. Celui-ci présente une série de courettes intérieures pleines de détails exquis : colonnettes, fontaines, cheminées de pierre ; de longues fenêtres à petits carreaux et à balcons forgés ; un escalier admirable au pied duquel bombe un vaste médaillon de chêne sculpté où une guirlande de roses encercle deux majestueuses initiales, tourmentées de fioritures du plus pur rocaille. Tout a été respecté par le temps et par les habitants successifs. Le seul attentat commis fut celui d'étaler une couche de peinture sur les lambris des chambres. Encore cette peinture, d'un ton bleu vert, n'est-elle pas révoltante. Je connais des fautes de goût plus cruelles faites par des gens autrement qualifiés pour les éviter, que les patrons de cet hôtel. Dans l'immense salle à manger tout en chêne luisant aux trumeaux ouvragés, le dîner avait été non pas Louis XV, mais d'avant-guerre, ce qui finit par revenir au même. Nulle restriction. Les plats s'étaient succédé nombreux et parfumés, laissant nos palais surpris et ravis comme d'une sensation nouvelle. On ne nous avait parlé ni de tickets de pain, ni de saccharine. Rien n'avait heurté l'agrément délicat de ce repas d'abondance et de saveur bien françaises dans ce cadre aux grâces anciennes. L'hôtesse elle aussi, semblait de l'époque. Elle avait un visage mince, comme effacé, avec des traits doux, des yeux clairs et des cheveux relevés très haut, d'un blond si pâle qu'on les eût dits poudrés. Un velours noir passé autour de son cou soutenait un cœur en or. Elle évoquait l'image d'une des filles du Bien-Aimé, Madame Sophie, je crois. Au travers des vitres, le Croisic apparaissait soudain enrobé dans le gris tissu d'une pluie fine. « Vous ne pouvez pas repartir — dirent mes amis — restez jusqu'à demain. Il y a une soirée théâtrale, ce soir ici. Venez-y avec nous. Ce sera fort amusant. » Une soirée théâtrale au Croisic ! La pluie qui me cernait... Deux raisons puissantes pour m'interdire le départ. Je restai. Nous sortîmes pour gagner le théâtre. Le caractère du vieux port de pêche prenait encore plus d'accent sous le crépuscule et sous la pluie. A notre gauche, le gris des façades hautes et étroites collées les unes aux autres comme des femmes de pêcheurs se tenant serrées, debout devant la mer dans l'attente perpétuelle du retour des bateaux. A notre droite, le port. L'eau d'argent verdi claquait à petits coups âpres contre le quai et contre les coques de quelques barques amarrées, dont les voiles bleues, jaunes, rouges, jetaient des flammes sur le fond plombé de l'horizon. Devant nous trois pêcheurs, vêtus de toile rousse, coiffés de bérets s'en allaient, fumants, les mains dans leurs poches. La pluie augmentait, étouffant peu à peu dans son réseau terne les clartés de la mer, des voiles et du ciel. Par une rue déserte aux pavés claudicants, aux maisons pittorresques, nous atteignîmes le théâtre. Toute la vie de l'endroit s'y était réfugiée. La salle était pleine d'une foule dense et infiniment diverse. Les murs unis et blancs contrastaient avec la houle bariolée et composite des spectateurs. La scène, assez large était garnie d'un décor de jardins très convenable et flanquée de chaque côté de deux écussons vieillots où étaient peints une ancre et une bouée entrelacées.. Assis, nous regardâmes la foule avec curiosité. Des Croisicais et des Croisicaises en leurs meilleurs habits, des baigneurs élégants, les jeunes gens décolletés, les femmes en robes de laine épaisse, des aviateurs français, des nurses, officiers et matelots américains, voilà à peu près ce qui nous entoure. Il y a eu une allocution patriotique faite par un capitaine de cavalerie à monocle oui, il en existe encore. Mais, arrivant après, nous l'ignorons et rien ne peut perturber le charme qui s'empare de nous dans cette salle au public imprévu de ville cosmopolite, éclairée par un lampadère à gaz, dont la lumière faible et jaune crée du mystérieux, faisant saillir les profils étrangers où elle s'accroche, et laissant les corps dans l'ombre. Sur la scène, voici que s'avancent trois matelots et un aviateur américains qui se mettent à chanter. Ensemble d'abord, quatre voix de bronze avec des reflets de cristal, quatre forces de la nature qui s'expriment, je ne sais ce qu'ils chantent. Cela n'a pas d'importance. Ce qui est, c'est qu'ils emportent la conscience, comme un navire heureux sur les vagues passionnées que sont leurs voix splendides. Les matelots se tiennent très droits, les bras ballants. Ils chantent de tout leur cœur, mais restent parfaitement immobiles. Ils ont des figures juvéniles et naïves. Ils ont vingt ans. Ils ont l'air de grands écoliers en costume marin, excellents fils, excellents élèves, un jour de distribution de prix. L'un a des joues et un front ambrés qu'allonge une gerbe de cheveux noirs qui se dressent ; des yeux noirs magnifiques. Un autre est blond, blond comme le miel, de peau et de cheveux et ses prunelles sont du bleu prestigieux des gentianes. Maintenant le grand brun chante seul. Il chante une chanson américaine, gentiment sentimentale. Beaucoup d'étoiles, d'oiseaux, de larmes. La musique n'est pas compliquée. Mais les volutes de la voix puissante, comme des serpentins sonores se précipitent jusqu'à nous et nous enroulent dans leurs larges ondes. On ne sait plus ce qu'on est, où on est, on écoute. Rien de plus évocateur, de plus générateur de rêves que ça : une voix immense montant d'un gosier inconnu, un chant dans une langue étrangère aux inflexions douces et mélancoliques.

Après lui, voici une fillette costumée en bergerette XVIII^e^ qui, avec ses boucles brunes et ses joues roses, fait songer au visage athénien de la Sylvie chère à Gérard de Nerval. Elle chante un air de Neckerlin où s'expriment les délicieux étonnements d'une amoureuse de quinze ans... Ceci nous transporte loin, très loin. Et puis un comique. Le premier comique de Saint-Nazaire, paraît-il. C'est possible. Mais qu'importe ? Un comique, c'est de tous temps et de tous les lieux. Celui-ci est superbe. Il a la tête que doivent avoir les bouffons chinois. Peinturluré, grimaçant, plein de style, il

chante, sans presque bouger, déroulant ses facéties qui n'en finissent plus, s'enchaînant les unes aux autres absolument comme une bobine qu'on dévide. Et des rires, des rires sans âge, ruissellent dans la salle. Après qu'un pianiste nous eut dispensé quelques minutes nostalgiques en nous jouant du Grieg, vint le bouquet. Une scène des *Précieuses ridicules* interprétée par des enfants. Le bouquet, oui ! Un bouquet frais, chatoyant, scintillant, aux cent couleurs puériles et ingénues. Ah ! qu'on fut bien hors des temps. On se crut à Versailles, un soir de représentation enfantine devant le roi. Ces enfants, poudrés, perruqués, fardés, travestis à merveille, étaient de petites images merveilleuses du passé. Leurs révérences, leurs danses, leurs mines tissèrent autour de nous un manteau fugace et éblouissant d'oubli... Dans la salle les matelots américains, grands gosses s'amusaient et regardaient les menues fleurs vivantes avec un plaisir éveillé, ce fut fini. Par le port, indiciblement calme, sous la vaste odeur de marine, nous retournâmes au vieil hôtel, dormir dans les chambres hautes aux bleus lambris où rodent sans doute les esprits de Pierre Bouguer et de Desforges-Maillard, le poète mystificateur.

Henriette SAURET.

On doit lire

TOUS LES JOURS
LE JOURNAL DU PEUPLE
TOUTES LES SEMAINES
LES HOMMES DU JOUR

Quinzaine à l'amitié

POEME

V

Pour Henri Barbusse, en toute admiration.

« Ecoute, Brancardier, arrête un peu tes pas
puisque ce n'est qu'un mort qui pèse à tes épaules !
Le jour est loin encore... et le ciel est si bas
que la fleur des fusées s'y heurte à peine éclose...

Le mort ne dira rien... Le mort a bien le temps...
Il a tant travaillé tout une pauvre vie,
peiné, marché, tremblé, souffert et saigné tant
dans les neiges, les boues, les soleils et les pluies

qu'Il s'étonne, aujourd'hui et sourit des chemins
sans fatigues, sans sacs, les jambes inutiles !
Il a fermé les yeux, il a croisé les mains ...
Oh ! le voyage doux, les heures fugitives

le soldat fraternel et le brancard berceur...
Brancardier ! Brancardier ! laisse ce mort aux songes
que la paix et la nuit fleurissent dans son cœur,
car il est des Vivants qu'un mal plus affreux ronge

Au secours ! brancardier !

La Vérité se meurt !

Noël-E. GARNIER.

(*Le don de ma Mère*, à paraître.)

LA FRATERNELLE LUMIÈRE

M..... était mon ami seulement depuis la guerre malgré que pendant deux ans nous ayons été aussi proches qu'on peut l'être à la caserne : voisins de lit, compagnons de marche... Je croyais le bien connaître parce que j'avais observé son attitude devant les manifestations ordinaires de la vie et parce que j'avais confronté nos idées et nos goûts ; dans ce dernier domaine nous avions très peu de contact, mais il m'était sympathique par sa droiture et son joyeux bons sens de vigneron Champenois ; il était aussi maçon dans son village et avait pendant quelques temps compagnonné dans les villes, y glanant avec des connaissances corporatives un sens généreux de collectivité et l'amour moins étroit, moins paysan de ses collines natales parées de belles vignes ; amour qui agréait à l'artiste que je désirais être : de plus il était très sensible à l'injustice et cela surtout fit que je m'attachai un peu plus à lui qu'aux autres camarades de chambrée.

A ce moment là, j'étais soucieux de ne point disperser et diminuer cette somme d'activité affectueuse et intellectuelle que chacun de nous possède en propre, en admettant, dans mon intimité cérébrale, émotionnelle ou sentimentale, des éléments encombrants et superficiels. En conséquence, je donnai à chaque être qui participait à ma vie la place, bien nettement démarquée, qu'il me paraissait devoir y tenir.

Celle de M..... n'y pouvait être que provisoire malgré la cordialité de nos relations ; la Destinée devant apparemment nous pousser dans des chemins divergents sitôt la grille franchie, au soir de la libération. Il était donc pour moi le « copain de régiment » auquel en toute sincérité on promet d'écrire mais dont le souvenir bientôt s'estompe, s'enfonce et sombre dans un passé auquel je ne voulais penser que le moins possible.

Cette libération, ce soir tant attendu ne vint jamais et si ensemble nous passâmes la grille de la caserne, un matin d'août au tout petit jour, pour n'y plus rentrer ; c'était pour aller non pas vers la vie libre mais vers la mort déchaînée. Nous ne nous en doutions guère, mais nous ignorions également que de ce fait, tout ce qui s'interposait entre nous de conventionnel, toutes les vêtures, sociales, culturelles et autres, allaient sombrer et nous révéler à nous-mêmes : deux hommes tout simplement. Si pareils !

Je n'ai commencé à sentir cela que le soir du premier combat, dans la panique démente de la retraite, lorsque rompu, fiévreux, l'âme à la dérive, j'entendis mon nom crié. C'était lui !

Oh ! comme soudain je me sentis moins seul, moins las ; comme j'eus moins peur. J'étais le noyé sans espoir se débattant dans l'élément hostile qui tout à coup sens la terre ferme sous son pied, et retrouve à ce contact ses forces et tout son courage.

Nous nous étreignîmes, pleurant de vraies larmes. Ce fût là le baptême de notre amitié.

Dans cette minute décisive, comme dans un éclair, nous eûmes la prescience que nous allions participer à la plus noire des tragédies de l'Humanité ; nous sentîmes également que nous pourions, que nous devions y garder intacte, notre dignité humaine tout en y jouant un rôle actif ; que c'était pour cela que nos âmes venaient de se « reconnaître » brusquement ; qu'elles s'unissaient afin de posséder cette grande force clairvoyante indispensable pour pouvoir descendre

sans vertige et sans défaillance au gouffre infernal ouvert devant nous, où nous allions être jetés. Je compris qu'il y serait mon Virgile et moi le sien. Tout cela sans que nous nous nous en soyons dit un mot.

Brancardiers tous deux et de la même équipe nous commençâmes dès lors à parcourir les stades de l'Absolue détresse humaine, celle qui geignait, pleurait, saignait à l'abandon, celle qui se débattait sous l'étreinte de la souffrance rôdant partout ; du champ au village déserté, du bois inquiétant au talus, avec la mort pour compagne. Notre mission était de leur disputer la douloureuse et fraternelle matière ; nous nous y appliquâmes de notre mieux et ce n'est pas orgueil que de le dire, avec un abandon complet et égal. Nous avions compris en effet que cette immense et vivifiante tendresse que nous venions de nous découvrir, ne nous appartenait pas seuls ; que nous devions la donner à tout ce qui vivait et surtout à tout ce qui souffrait ; que nous devions la prodiguer à plein cœur car c'est là cette richesse qui grandit à mesure qu'on y puise.

Autour de nous, guidés par le même sentiment, d'autres camarades se groupaient, et mon esprit planant au-dessus des barrières; m'en révéla partout, alors je soupçonnai la présence émouvante de la vraie, de la seule Fraternité ; celle qui ignore les continents, les races les langags, les confessions ; celle qui ne s'arrête pas aux degrés, aux façades, et aux bagages sociaux.

Oh vous ! amis qui communiez dans la pensée, dans l'art et la science, convenez qu'il n'est rien au monde de plus merveilleusement beau que cette union des hommes dans l'Universelle Pitié. Car les idéals que vous cherchez dans l'art, la connaissance et la pensée ne sont que des expressions détournées, indirectes, de cet Amour qui rayonne au-dessus de toutes nos misères comme un soleil sur un lac maudit.

LUCIEN JACQUES.

Contre l'offensive cléricale

L'Emancipation, Société de Libre Pensée Raphaëloise, croit devoir appeler l'attention des Libres Penseurs, des républicains et des militants sur les menées du clergé en vue d'obtenir l'envoi d'un Ambassadeur français au Vatican.

La campagne menée par les journaux religieux pour arriver au résultat ardemment désiré par les catholiques ne manque pas d'adresse.

Il y a un mois, *L'Echo de Paris* annonçait que les relations officielles seraient prochainement établies entre le Japon et le Saint-Siège. Puis, quelques semaines après, *La Croix* annonçait que la reprise des relations du Saint-Siège avec la Chine avait suscité dans les milieux romains un vif intérêt ; que les relations avaient été reprises aussi avec la République portugaise, et elle en désignait le titulaire, Mgr Locatelli. Elle avisait ses lecteurs enfin que dans les milieux religieux, on envisageait la possibilité de l'établissement des relations avec le Saint-Siège pour plusieurs autres nations, notamment pour la Bulgarie et la Roumanie.

Quelques jours après, le 15 juillet un article de *La Croix* paraissait sous le titre suggestif : « *Le nécessaire rétablissement des relations diplomatiques entre la France et le Vatican.* » En même temps *Etudes*, la Revue fondée par les Jésuites, publiait un article de M. Yves de la Brière : « *Rome sans Canossa* », *une Ambassade qui doit revivre.*

Tout en analysant le livre de M. de Monzie portant ce titre, M. Yves de la Brière tentait de démontrer la nécessité de cette Ambassade, ce qui lui était facile. M. de Monzie, le député radical-socialiste, rédacteur à *La Lanterne*, lui en ayant tracé le chemin, M. de Monzie pose nettement sa candidature à l'Ambassade qu'il souhaite et qu'il estime être indispensable au bonheur de la France et dans l'intérêt de la République — dans le sien surtout puisqu'il en serait le titulaire !

On travaille en ce moment les députés pour obtenir leur consentement à cette Ambassade, on leur fait vibrer la corde patriotique, la France devant rester isolée des autres nations si elle n'avait pas un représentant officiel au Vatican.

Les journaux religieux ne cachent pas leur joie et leur lecture démontre qu'ils ont la certitude d'arriver à leur fin.

L'*Emancipation* estime qu'en présence de cette situation qui nous ferait rétrograder de plus d'un siècle et qui mettrait en péril les institutions laïques et républicaines, il faut réagir.

Certes, les catholiques peuvent se féliciter de l'appoint sérieux qu'ils ont obtenu en la personne du radical-socialiste, M. de Monzie, Rédacteur à *La Lanterne* ». Mais le dernier mot n'est pas dit et il faut éviter à tout prix que dans cette guerre encore, les peuples, tous les peuples soient les vaincus et que l'Eglise seule sorte victorieuse du carnage.

En signalant le danger aux Journaux indépendants, aux Groupes d'avant-garde et aux républicains, l'*Emancipation* estime qu'elle remplit son devoir de Société laïque et républicaine.

Pour l'*Emancipation*, Société de Libre Pensée Raphaëloise,
Le Secrétaire :

Léon PROUVOST.

Les Idées et les Livres

Le Féminisme sous Louis-Philippe, par Léon Abensour. (Un volume. Plon et Nourrit, 1913.

Un historique du Mouvement Féministe en France sous la Monarchie de juillet et sous la Seconde République, M. L. Abensour semble avoir puisé la plupart de ses informations dans la Presse Féministe du temps. Durant plusieurs chapitres il énumère avec une inlassable patience les journaux, les revues et les périodiques parmi lesquels nous pouvons saluer déjà *La Voix des Femmes*, qui défendaient sous le règne du Roi Louis-Philippe, la cause de la France. Il donne un aperçu général et très complet de ce qu'ont été les premières revendications des Clubs Féministes.

Il semble que seule une élite préconisait à cette époque l'affranchissement de la Femme et que les masses sont restées longtemps sourdes aux appels lancés par les leaders du Féminisme.

Les desiderata de ses Clubs étonnent par leur timidité. Il ne s'agit pas tout d'abord de rendre la Femme l'égale de l'Homme socialement et politiquement mais d'améliorer sa situation par rapport au mariage. Par la suite seulement la sphère d'action du Féminisme s'élargit. Il travaille à l'amélioration de la situation économique de l'ouvrière, s'efforce de perfectionner le programme d'études dans les écoles des filles, sollicite la création de l'Enseignement Secondaire à leur usage et demande l'accès des femmes dans les Facultés.

L'accueil réservé aux pionniers du Féminisme est froid, voire hostile. Les hommes, jaloux de leurs prérogatives envisagent d'un mauvais œil les progrès accomplis par la femme dans toutes les branches de l'activité sociale. Doués d'une incompréhension certaine des intérêts supérieurs de l'Humanité, ils voient dans la femme la concurrente, voire l'adversaire. Les femmes elles-mêmes nées, élevées et grandies dans l'esclavage, ont peine à le quitter et se tiennent, pour indignes de vivre libres.

Les unes, façonnées par une tradition séculaire, d'autres dégénérées à la faveur d'une vie oisive et luxueuse. Le goût de la liberté n'est pas si répandu qu'on le pense communément. La femme riche qui n'existe souvent qu'en fonction de l'homme et cultive dès son enfance l'art de la séduction qui la ravale au niveau de la prostituée, se méfie beaucoup de l'égalité légale. Elle préfère se servir des moyens détournés pour prendre de l'ascendant sur le mâle. A défaut de force, elle emploie la ruse, l'intrigue et le mensonge, procédés dont par contre-coup elle subit les effets. Et puis, il y a celles qui ne comprennent pas, et puis il y a celles qui ne veulent pas comprendre. Des êtres neutres, passifs, indolents, les éternels obstacles au progrès, ceux dont la paresse et la résistance inerte font plus de mal à la Cause que l'action de ses ennemis les plus implacables.

Et puis il y a Mme Marthe Borelly (de l'*Action Française* s'il vous plaît) qui invoque à tout propos la Société du Roi-Soleil et la mission exclusivement amoureuse de la femme.

Toute une théorie de savants et de sociologues ont mis leur science toujours opportuniste au service de l'Antiféminisme. Ceux-là mêmes qui s'efforcent de démontrer aujourd'hui que rien n'est meilleur à la santé que le régime des restrictions en général et celui du pain de guerre en particulier ont trouvé à l'appui de leur si noble thèse des arguments probants.

Que d'efforts dépensés et que de temps perdu pour prouver l'infériorité intellectuelle, morale et physique de la femme. Que de papier noirci pour corroborer les assertions de la très Sainte Eglise Catholique et Romaine sur le rôle de la mère au foyer et de l'épouse au lit. Tout cela pour se démentir un jour et pour contribuer activement à l'œuvre du Féminisme en confiant depuis quatre années aux femmes et aux jeunes filles des emplois que seuls des mâles étaient sensés pouvoir tenir.

Nécessité fait loi. Et si un jour on était à même (ce dont je doute) de se passer du concours de la main-d'œuvre féminine, il se trouverait encore des illustres professeurs pour engager les hommes à reléguer leurs compagnes parmi les casseroles et les vases de nuit. Seulement, je crois qu'il serait trop tard. Depuis que la femme collabore à cette guerre dont elle n'endosse pas la responsabilité et qui n'est pas son œuvre, elle a appris à vivre indépendante. Il ne sera plus possible désormais de refuser aux femmes l'absolue égalité. Bien qu'elle soit injuste et incomplète, la nouvelle Loi Anglaise sur le Suffrage des Femmes est de très bon augure pour l'avenir. L'Idée est en marche, rien ne saura l'arrêter. Mais qu'il me soit permis, à moi qui m'honore d'écrire aux côtés de celles qui constituent l'avant-garde du mouvement Féministe en France, de clamer que l'affranchissement de la Femme doit être l'œuvre de la Femme elle-même. Que tout laisser-aller, toute négligence sont criminels. Que s'attendre à ce que l'homme accorde de son propre gré tous les privilèges à sa compagne sans y être contraint par la dure nécessité est sans doute une utopie. Il est temps que celles qui pensent, qui travaillent, qui peinent lèvent la voix et demandent à parler. L'acceptation du sevrage est indigne. Il suffit parfois de vouloir pour obtenir gain de cause. Les femmes, les mères, les filles, les amantes subissent les méfaits d'une guerre cruelle et qu'elles n'ont pas voulue. Que mûries par la souffrance et par le labeur elles descendent dans l'arène et creusent les assises d'une Humanité meilleure. A ceux qui doutent de la capacité créatrice de la femme, à ceux qui rêvent sa puissance d'action, je répondrai par cet argument favori de M. Jean Finot, l'éminent auteur du « Préjugé des Sexes » et le théoricien si distingué du Féminisme moderne : « Les hommes sont-ils fiers en vérité du couronnement sanglant de leur Règne au point de refuser à la Femme la faveur d'une collaboration et une part de responsabilités. »

En Bretagne, par Louise Bodin (Ed. des Cahiers Bretons).

Mme Louise Bodin a réuni dans une plaquette un certain nombre d'écrits publiés déjà par le journal *La France,* qui s'honore d'avoir compté parmi ses collaborateurs Rémy de Gourmont. Ce sont, comme l'indique le titre même de l'ouvrage, des impressions, des récits de voyage, des opinions et des comptes rendus de livres.

Dans une préface décélant une fois de plus cette intelligence mâle et vigoureuse dont sont coutumiers les lecteurs de la *Voix des Femmes,* Mme Louise Bodin retrace l'œuvre républicaine et régionaliste de M. Yves Le Febvre, qui fonda à Lannion (Côtes-du-Nord) un journal de synthèse bretonne, foyer vivant auquel viennent s'alimenter les libres esprits bretons.

Bien que Parisienne de cœur et de naissance, Mme Bodin, qui habite Rennes de longue date, aime et comprend mieux la Bretagne que beaucoup de Bretons de vieille souche. Elle a parcouru les terres, les landes, les grèves, elle a vécu dans les ports de pêche au milieu d'une population tantôt rude et austère, tantôt cordiale, hospitalière et accueillante. Elle connaît les vieilles légendes du pays, ses mœurs, ses traditions, son folklore. Elle vit de sa vie, elle y acquiert le droit de cité. Est-ce à dire que ses récits sont « dans le caractère » qu'ils prêtent à l'interprétation du paysage, qu'ils évoquent bien et nous rendent familiers les titres armoricains ? Que non ! Louise Bodin, disciple de Jules Lemaître, restera toujours une déracinée en terre celtique. Lorsqu'elle nous fait errer dans le vieux Paris, lorsqu'elle décrit la Seine et l'Ile-de-France, on devine en elle l'Indigène, grandie dans les murs de la ville, connaissant ses moindres coins et recoins, aimant à respirer son air artificiel. Elle aura beau tenter de se refaire une âme de campagnarde ou une âme de maritime, elle demeurera toujours pour nous autres ses amis de Paris qui la revendiquons — la Parisienne.

Mais que j'aime donc ses douces flâneries à travers la Bretagne d'aujourd'hui et de naguère, ses randonnées au pays de Marion, ses promenades parmi les souvenirs. Si Louise Bodin reste latine en tous points, elle n'en est pas moins autorisée par sa connaissance approfondie de la Bretagne et par son attachement à sa patrie d'adoption, à faire le procès de tel triste cabotin qui, affublé de son costume national, prostitue l'héritage de sa race, et de ce hobereau abruti par l'orgueil à qui la guerre n'a rien fait oublier de ses principes réactionnaires et de ses préjugés de caste.

WALDEMAR-GEORGE.

Le *Courrier de la Presse* lit tout, renseigne sur tout ce qui est publié dans les journaux, revues et publications de toute nature en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Ch. Demogeot, directeur, 21 boulevard Montmartre, Paris-IIe.

Détacher ce coupon et envoyer à la

Société des amis de «LA VOIX DES FEMMES»

Je soussigné

déclare adhérer à la Société des amis de « LA VOIX DES FEMMES » et m'inscris pour un versement annuel de

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris